

Le Journal des Trois-Rivières.

POLITIQUE, INDUSTRIEL ET LITTÉRAIRE.

M. McLEOD, Rédacteur.

"IN NECESSARIIS, UNITAS; IN DUBIIS, LIBERTAS; IN OMNIBUS, CHARITAS"

DUFRESNE & FRÈRES, Propriétaires

Politique sur le Concile.

II

M. EMILE OLIVIER. — M. BAROCHÉ.

(Suite.)

Nous engageons nos lecteurs à relire le discours de M. Olivier. (Univ. du 12 juillet.) Il en vaut la peine.

M. Olivier a vu quelque chose, et il a dit quelque chose. Tous les orateurs ne mettent pas leurs auditeurs dans le cas de leur faire pareil compliment; lui-même, selon nous, ne l'a pas toujours mérité. Il a vu, d'une manière confuse, la chose nouvelle qui se dessine dans le monde, la grande attitude du Pape, le vaste travail qui attend l'espèce humaine et vers laquelle déjà l'Eglise avance ses mains vaillantes. Il en a parlé honorablement, malgré de graves méprises, sans sympathie, mais sans injure, et au contraire avec respect, tellement que certains journaux le plaisaient et le traitaient de clérical. Accusation qui ! Il n'en est pas là.

Nous le louons de ce coup d'œil vraiment politique, de son style élevé, de ses nobles protestations contre l'esprit de persécution dont son école est animée et qui venait de s'exhiber misérablement dans la harangue de M. Guérout. Mais pourquoi fait-il le gallican ? Ce qu'il voulait dire ne réquiert nullement ce masque; la situation excellente qu'il voulait prendre en est affaiblie.

Etrange puissance du lieu commun ! Tout libéral ou révolutionnaire qui *christianise* ou qui craint qu'on l'en accuse, se donne préalablement une couche de gallicanisme. C'est comme un habit de chat ou de souris qui doit couvrir tout le monde. On reste suffisamment veu pour les libres penseurs; on dit aux catholiques: Voyez mes aïeux ! Vain calcul. Les rats, il est vrai, se montrent parfois, en cette circonstance, assez tolérants; mais les oiseaux observent que l'habit de chapeau empêche de voir en plein jour, et ils n'accordent aucun crédit aux opinions qu'inspire et qu'entache cette infirmité.

M. Olivier avait à déduire les conséquences d'un fait accompli par la constatation même qu'il vient de recevoir. Ce fait, la plus grave du monde, est la déchéance de l'Etat catholique, désormais remplacé par l'Etat indifférent, reconnaissant tous les cultes, n'en préférant aucun, d'où suit la rupture momentanée (un moment qui peut durer des siècles) de l'union nécessaire entre l'Eglise et l'Etat.

C'est le plus grand accomplissement qu'ait reçu l'idée révolutionnaire. Ce serait son accomplissement définitif si la Révolution pouvait se contenter de rompre, si elle n'avait rompu expressément pour détruire, et si la société pouvait s'asseoir dans la situation anormale et dans le désordre où cette rupture la met. Il s'agit de savoir ce que fera maintenant la Révolution. Après avoir rompu, s'efforcera-t-elle de renouer pour détruire par la servitude, à coups plus menagés et plus lents, mais plus sûrs ? Poursuivra-t-elle brutalement la guerre, déclarera-t-elle ennemie cette Eglise qui, se voyant répudiée comme mère et comme alliée, ne consent pas à être servante ?

Telle est la situation. C'est pour en avoir des nouvelles que M. Olivier prenait la parole et interrogeait M. Baroché, représentant de l'Etat, et jusqu'à un certain point de la Révolution.

Ce que la révolution veut, on le sait. M. Guérout vient de le dire: elle veut que l'Eglise soit dépouillée, bien entendu sans la voler; et proscrire; — bien entendu sans la persécuter ! Ce que la Révolution a obtenu, et ce que l'Etat trouve bon, on le sait: l'Etat s'est partout retiré de l'Eglise. Ce que l'Eglise compte faire, on le sait: elle constate la rupture, elle affirme les vérités éternelles dont elle a le dépôt, elle continuera de les affirmer et de les appliquer. Il n'y a donc plus qu'une chose à connaître, c'est la conduite qu'entend tenir immédiatement l'Etat.

M. Olivier étant de ceux qui applaudissent à la situation nouvelle, qui veulent la rupture et qui la veulent pacifique pour être durable, quel besoin avait-il de se faire gallican ?

Le gallicanisme est la plus haute expression possible de l'union d'une Eglise orthodoxe avec l'Etat, mais en même temps l'occasion la plus prochaine d'une scission entre cette Eglise et l'Eglise. C'est ce qu'un mot très malheureux et très malheureux de M.

Baroché a parfaitement marqué. Le gallican complet est le fameux catholique, "sincère, mais indépendant," que nous voyons parfois apparaître dans la presse officielle. Comme l'évêque idéal de M. Olivier, il se contente d'être "respectueux" pour le Pape, il est soumis devant l'Empereur. M. Olivier admire-t-il ce rôle ? Le voudrait-il remplir ? D'un côté c'est l'union intime de l'Eglise et de l'Etat, la conscience des peuples mise dans la main des princes, ou la persécution de l'Eglise dans son chef et ses membres.

Supposons que le Pape, qui est ultramontain, refuse les sujets proposés pour l'épiscopat, lesquels, suivant M. Baroché et M. Olivier, ne doivent pas être ultramontains, au contraire. Les imposera-t-on au peuple, et ne pouvant les faire, instituer par le Pape, les fera-t-on instituer par la gendarmerie ? Il nous semble que nous entendons M. Olivier crier: *Au contraire !* Cependant toute la partie gallicane va là tout droit. Ajoutons qu'outre le malheur de se contredire et de jeter des doutes immédiats sur le fond de ses sentiments, il a, dans cette partie, manqué de force, d'exactitude et d'originalité.

Toute son érudition sur le Concile de Trente, sur l'Eglise gallicane, sur les privilèges et droits encore subsistants de "nos rois," est superflue et sonne creux. Il y avait bien des choses sous tout cela qu'il ne voit point. Nous ne prétendons point qu'il n'ait rien lu, et que cet étalage de faits inutiles ne soit qu'une préparation hâtive, mal soufflée et mal décodée. Nous disons que M. Olivier, comme beaucoup d'autres, dans l'état actuel de son esprit, ne peut pas savoir. Pour entendre l'histoire de l'Eglise catholique, il faut premièrement avoir l'esprit catholique, de même que pour lire avec fruit un livre, il faut premièrement entendre la langue dans laquelle il est écrit.

Un homme à qui la foi manque, ne peut absolument comprendre les actions de ceux qui ont la foi pour mobile et pour guide. Nous voyons en ce moment les plus intelligents s'efforcer à devenir par quels motifs le Pape, au milieu des difficultés et des périls qui l'entourent, ose convoquer un Concile. L'objet principal de son assurance leur échappe, quoiqu'il l'ait dit. Il se confie en cette promesse du Sauveur: *Là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, là je suis au milieu d'eux.* C'est cette parole qui a fait tous les Conciles et qui fait le Concile du Vatican.

L'Eglise n'agit pas par une présomptueuse confiance dans la sagesse humaine, mais par une foi profonde dans la parole de Dieu. Ses sénateurs rassemblés de tous les continents viennent sans armes, délibèrent sans armes, s'en iront comme ils sont venus, un bâton à la main et ne lèveront pas des armées. Ils viendront voulant le bien du monde; ce bien, ils le chercheront d'une volonté pure, en présence de la mort et du jugement, et ils savent que Dieu sera dans leurs conseils, leur inspirera ce qu'il faut résoudre pour que la gloire de Dieu éternelle, pour que la vérité de Dieu soit connue, répandue et affirmée parmi les hommes, et les délivre et leur rende la paix. M. Olivier, M. Baroché et d'autres se rendent-ils bien compte de cette foi ? Elles les dominent pourtant; elle dominera les journaux, elle dominera les tribunes et les armées; elle suscitera des grands hommes et des martyrs, elle fera l'histoire.

M. Olivier est un sceptique religieux. Il croit à un Dieu quelconque, peut-être au Dieu véritable, sans toutefois l'admettre absolument pour Dieu. Il veut une religion, et il estime qu'une religion peut remplacer la religion. Rien n'est plus incompréhensible, et rien n'est moins rare. Nos lois sont fondées là-dessus; nous vivons dans cette lamentable et redoutable bizarrerie, et nous nous étonnons de périr ! Le monde est conduit par des hommes d'intelligence facile, mais timide et molle, qui n'ont pas le loisir ni même la curiosité, ni peut-être le courage d'étudier la suprême vérité, la question de salut.

Is étudient les affaires, ils admettent que c'est assez, et que l'on parvient à connaître les affaires sans connaître les idées, que l'on arrive à la connaissance du corps sans connaître l'âme, et que le corps social peut très-bien n'avoir pas d'âme, du tout ou en avoir imprudemment plusieurs à la fois. Pluralité d'âmes, unité de corps ! Ils ne voient point de difficulté à cela. Les uns sont pour la suppression de l'âme, les autres pour l'âme *ad libitum*. Ceux-ci sont religieux, les sceptiques religieux.

Quand ils ont été baptisés dans le sein de l'Eglise catholique, ils ne se donnent pas le mauvais conseil d'en sortir, ils restent. Seulement, pour se procurer sans désertion une honnête indépendance, ils se font gallicans. Ce que c'est que le gallicanisme, ils n'y regardent guère. Ils savent, à peu près, qu'on ne cesse pas d'être catholique là-dessus. — "Allons, disent-ils, chez Bossuet, le Pape n'y est pas !" Comme Bossuet eût agréé le compliment, et comme il les aurait regus ! Ainsi les juifs, pour affaires, se font protestants, afin d'être chrétiens le moins possible. Allons chez Luther ou chez Calvin : Jésus-Christ n'y est pas ! Et dans les délibérations qui regardent l'Eglise, ils votent avec les gallicans, et les gallicans avec les révolutionnaires.

Mais ceux-ci qui restent avec le Pape, et qui prient avec lui, Jésus-Christ est au milieu d'eux, et ils vivent, très-afraidés contre les conseils de M. Olivier, rassurés même contre les précautions, les intentions et les résolutions de M. Baroché.

M. Baroché, — il faut relire aussi son discours, et il en vaut aussi la peine, — est certainement un très-habile orateur, plus particulièrement dans cette difficile fonction, où sont assés souvent les ministres, de parler pour ne rien dire, et d'insinuer, en expliquant pourquoi ils ne parlent pas. C'est un joli art, que M. Baroché possède très-bien. Il a parfaitement su, pour employer le terme technique, *rouler* M. Guérout, qui est d'ailleurs un peu fait en boule. Il a parfaitement refusé son secret à M. Olivier, qui d'ailleurs n'a pas des tenailles très fortes ni très subtiles. Il a même, triomphé de l'art ministériel, laissé supposer qu'il avait un secret !

De même que le Pénitent cherche un *modus vivendi* au sujet de Rome, on peut croire que le gouvernement français, importuné de n'être pas appelé au Concile par la Bulle d'indiction, cherche un moyen d'y pénétrer, un *modus inveniendi*, comme dit spirituellement l'*Unitas catholica* signalant les efforts semblables que fait le même Pénitent. Et il serait beau de voir l'Etat incrédule, puisqu'il est indifférent, admis à siéger enfin dans le Concile, se mettre à genoux au commencement des délibérations pour appeler l'Esprit Saint, et redire la profession de foi de Pie IV, laquelle est catholique, apostolique, romaine et ultramontaine. Certes, nous le voudrions, et nous voudrions qu'il le fit de bon cœur, en toute loyauté, en toute foi et bonne foi. — Bossuet l'aurait voulu aussi. M. Olivier le voudrait-il ?

Mais dans ce cas, comme dans le cas, M. Baroché, si habile à se taire, a dit, comme nous l'avons remarqué, une parole de trop. C'est ce fameux *au contraire*, si spontanément répondu à M. Emile Olivier, reprochant au gouvernement de choisir des *prêtres ultramontains* pour remplir les évêchés vacants. *Au contraire !* c'est-à-dire, nous proposons des prêtres qui n'ont pas du tout ces opinions-là, qui ne sont même d'autres, qui ne sont pas attachés à l'autorité suprême du Chef de l'Eglise, qui seraient disposés à la contester. *Au contraire !*

Nous ne voulons pas insister, parce que, Dieu merci, M. le ministre des cultes s'est calomnié lui-même et a calomnié le clergé français. Il ne peut pas présenter au Pape pour évêques des prêtres qui soient le contraire en question, par la très bonne raison qu'il n'y en a pas, et que s'il y en avait, ils ne seraient pas possibles, nous ne disons point à Rome, mais en France. Quels prêtres, néanmoins ! quel *peut-être* au *jeu* de M. Rouher ! Si l'on veut entrer au Concile, quel programme ! Et si l'on veut rester à l'écart où l'on s'est mis par une si longue persévérance, quel programme encore !

La conclusion très évidente de tout ceci, c'est qu'il n'y a en somme, que l'Eglise qui sache bien ce qu'elle est, ce qu'elle fait, ce qu'elle veut, et qui marche son droit chemin. Ce n'est pas un étonnement pour nous. C'est un très grand pour M. Olivier. Il croit que pareille chose n'est jamais arrivée. Citons sa parole, à la fois éloquent et naïve.

L'Eglise, pour la première fois dans l'histoire par l'organe de son premier pasteur, dit au monde laïque, à la société laïque, aux pouvoirs laïques: *Je veux être, je veux agir, je veux me mouvoir, je veux me développer, je veux m'affirmer, je veux m'étendre en dehors de vous et sans vous; j'ai une vie propre, que je ne dois à aucun des pouvoirs humains, que je tiens de mon origine divine de ma tradition séculaire, cette vie me suffit; je ne vous demande rien que le droit de me régir à ma guise.*

Assurément cela est fort vrai et très bien tourné.

Seulement ce n'est pas la première fois que l'Eglise parle ainsi. Elle a parlé et agi dès que le Sauveur eût dit aux Apôtres: *Allez, enseignez toutes les nations et baptisez-les.* Mes paroles ne passeront point. Et à Pierre: *Tu es Pierre. Je te donne les clefs, tu ouvras et tu fermas, et ce que tu lieras sera lié, et ce que tu délieras sera délié. Confirme tes frères. Paix mes brebis.* Alors aussi l'Eglise a commencé d'obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes, et Pierre a commencé de gouverner comme il gouverne aujourd'hui, et comme il gouvernera jusqu'à la fin.

Que M. Olivier écoute une parole jetée dans le tumulte, mais qui est plus éloquent que la sienne, qui trouvera plus d'adhésion sur la terre et qui durera plus longtemps, une parole jaillie du cœur chrétien.

M. Baroché était en train de dire, qu'un Concile puisse avoir, au dix-neuvième siècle, l'importance politique et civile qu'il aurait eue au quinzième ou au seizième. M. le comte de La Tour lui a dit: "Cela, nous le contestons. Tous catholiques, obéiront aux décisions du Concile en matière de dogme et de doctrine. Ils jugeront en pleine liberté comme par le passé les questions libres."

Voilà le point et voilà le fait. Depuis qu'il y a des catholiques, il en fut toujours ainsi, et tant qu'il y aura des catholiques, rien n'empêchera qu'il en soit ainsi.

LOUIS VEUILLOT.

La Politique Russe.

On écrit de Constantinople à l'Univ. :

Quels que soient les sentiments qu'on nourrisse à l'égard de la Russie, il est un point sur lequel elle mérite qu'on lui rende justice; son gouvernement a une politique et peut en assurer le triomphe, "il ne laisse rien à la fortune de ce qu'il peut lui ôter par conseil et par prudence." Encore plus souple qu'audacieuse, cette puissance fait ses conquêtes comme à la sourdine. Evitant avec soin toute mise en scène qui pourrait lui créer des embarras, elle en continue pas moins de marcher quelquefois au grand jour, le plus souvent par voies souterraines, vers le but qu'elle s'est proposé d'atteindre. Ce n'est pas à elle qu'on reprochera de lâcher la proie pour l'ombre.

Un personnage aussi éminent par le caractère que par la haute position qu'il occupe à Constantinople, caractérisé ainsi devant moi la multiplicité et la permanence des efforts du cabinet de Saint-Petersbourg pour arriver à ses fins de l'Orient: "Ce sont, disait-il d'innombrables filets d'un entrainé par une petite cannone vers une église, dont le barrage ne se maintient qu'à force d'efforts." La comparaison est juste, reste à savoir si le flot ne fera pas sa traversée comme la planche pourrie malgré les *duris*. Cette politique moscovite et diabolique est surtout curieuse en Bulgarie; elle y a déjà produit certains fruits dont le czar a lieu d'être satisfait. Permettez-moi, nous dit notre correspondant, de vous en indiquer les traits principaux pour l'édification de vos lecteurs.

De tous les peuples qui forment l'aggrégation ottomane, il n'en est pas de plus important ni de plus digne d'intérêt que les Bulgares. Race composée de 7,000,000 d'habitants, adonnés presque exclusivement aux travaux de l'agriculture et occupant une forte position géographique, ils sont certainement appelés à jouer un grand rôle dans les éventualités de l'avenir.

Au fond, leurs aspirations sont loin de monter vers la Russie; la preuve en est dans le mouvement qu'il y a eu et seulement quelques années, faillit leur faire rentrer dans la vérité de l'Eglise catholique. Ce mouvement, à ne le considérer qu'à un point de vue humain, était une violente réaction contre l'élément grec de l'empire et l'intolérable suprématie du patriarcat de Constantinople. Il eût été de moins en partie, par suite de circonstances déplorablement inutiles à rappeler quant à présent; il échoua, et la Russie poussa un soupir de satisfaction. En effet, elle venait d'échapper à un péril immense. Sept millions de catholiques de plus sur les Balkans, et la question d'Orient prenait un nouvel aspect, qui dénotait des plans séculaires et des combinaisons ourdies avec une habileté et une profondeur presque sans pareilles.

Les ministres de l'empereur Alexandre n'étaient

pas hommes à s'endormir sur un succès incertain. Le danger était évité, mais il pouvait renaitre plus formidable; il fallait donc le conjurer à tout prix. Ils se mirent à l'œuvre.

Leur programme était aussi simple que hardi: substituer moralement la Russie à la Turquie en Bulgarie, sans froisser les Grecs ou éveiller les soupçons de l'Europe par une ingérence trop apparente.

Ils le remplirent de la manière suivante: Le contre-coup de l'expédition de Crimée avait fait naître chez les Bulgares comme un besoin irrésistible de s'instruire. Tout village où il se trouvait un homme sachant lire eut une école où l'on apprenait à lire. De simples paysans ne reculaient pas devant de grands sacrifices pour honorer l'étude de leur langue nationale. La sainte Russie s'aperçut alors que rien ne lui tenait tant à cœur que le développement de l'intelligence des Bulgares, et vite, on créa des bureaux aux universités de Kief, et d'Odess pour les jeunes Bulgares, rentrés chez eux, voudraient remplir les fonctions de maître d'école.

On fit plus: on poussa le dévouement jusqu'à honorer la Bulgarie, à titre gratuit, de livres où elle devait puiser sa culture intellectuelle. C'était beau, ce n'était pas assez ! Si le prince Gortchakoff, est aussi partisan de la diffusion des lumières que M. Duruy, il a un avantage incontestable sur notre ministre de l'instruction publique: il est pieux. A ce dernier titre, les souffrances de l'Eglise de Bulgarie ne pouvaient lui être indifférentes. Aussi fonda-t-il un séminaire à Sophia pour y instruire les jeunes prêtres bulgares, qui vont ensuite compléter leurs études en Russie, et c'est de cette façon qu'en ne regardant pas à la dépense, l'éminent homme d'Etat travaille au bonheur de l'humanité et à l'indépendance de son pays.

Néanmoins, et c'est ce qui prouve encore une fois combien il est difficile de faire le bien, les grands résultats qu'on obtenait en Bulgarie, créaient quelques petits ennemis à Constantinople, après de la Sublime-Porte ? Non ! — on l'a habitude depuis longtemps à ne plus tenir compte de ses délégués — mais bien après du patriarche grec qui, une porte à peine fermée, se croyait menacé de voir l'Eglise bulgare lui échapper par une autre porte. On fit taire ses scrupules, on calma ses craintes en le défendant à outrance dans tous les autres cas où ses intérêts se trouvaient en jeu.

Quelques années d'une conduite aussi sage ayant merveilleusement préparé le terrain, l'heure était venue de faire encore un pas en avant et d'aborder franchement la propagande politique. On n'hésita pas. Une capitale bulgare fut établie à Odessa, un autre à Bucharest. Ces comités ont pour organe le *Narodnost* publié à Novisad (Autriche) et Dieu sait avec quelle ardeur ils exécutent la consigne qui vient de plus loin.

Ce n'est pas tout. Il faut encore ajouter aux moyens d'action que nous venons d'énumérer MM. les consuls russes, qui naturellement rivalisent de zèle avec les comités et les officiers des bateaux à vapeur chargés de la navigation du Danube.

Grâce à la position et à la connivence de ces derniers, armes et munitions remontent ou descendent impunément le grand fleuve sous les yeux mêmes de fonctionnaires aveuglés.

La dernière Session Française.

On lit dans le *Journal de Paris* du 29 juillet :

Le corps législatif s'est séparé hier après une longue session de neuf mois. Dans tous les pays voisins, en Angleterre par exemple, le parlement, pendant une telle période, aurait discuté et voté de nombreuses lois, examiné toutes les questions qui sont d'un intérêt vital pour le pays. Mais il n'en est pas ainsi chez nous, où une session peut être très longue, très laborieuse, sans donner néanmoins de nombreux résultats; telle est celle qui vient d'être close. Sauf le budget et les lois promises par la loi du 19 janvier, le Corps législatif n'y a examiné que des projets sans grande importance. Elle restera cependant comme une des plus remarquables de la législature actuelle.

Pour les discussions sur la loi de la presse et sur la loi de réunion elle a mis en évidence les défauts de notre système politique intérieur et les dangers du gouvernement personnel; les discussions de la loi militaire et celles des interpellations sur la politique

Feuilleton du "Journal des Trois-Rivières."

21 Aout 1868.

LA FEUILLE DE TREFLE.

LES DEUX DERNIERS FOSCARI.

I. — L'HOMME MASQUÉ.

(SUITE.)

A ces paroles du vieillard, l'enfant qui n'avait pas respiré pendant tout ce récit et dont les yeux s'étaient remplis d'éclairs à mesure que toute cette épouvantable histoire s'était déroulée, éclata tout à coup.

— Père, une arme que je frappe ! Un poignard, que je tienne vengeance de ces horreurs ! Une carabine des montagnes, que j'obtiens justice !

En l'entendant parler de la sorte, Cassiotti jeta sur son fils un regard presque courroucé.

— Justice, Mattéo ? s'écria-t-il. Dieu seul peut la faire quand son jour sera venu. Depuis trois siècles et demi les Foscaris attendent que ce jour vienne. Quelques minutes avant l'heure où j'atteignis ma seizième année, mon père me prit la main comme son père avait fait à lui, comme je viens de faire à toi, et me conduisit au sommet de ce clocher. A cette même place où nous voiei tous deux, il me raconta la lugubre histoire de Jacobo Foscaris, ainsi que je viens de te la dire. Puis, quand il eut fini, il se tourna successivement vers les quatre points de l'horizon et cria chaque fois: Justice ! justice !

— Oh ! n'en doutons point, mon père, Dieu nous l'accordera; car tous les jours je la lui demandai du haut de nos montagnes. Ce sera ma prière du matin et du soir, ma pensée toujours: Justice ! justice !

Ce fut, en vérité, un tableau solennel à contempler que le groupe formé par ce vieillard et cet enfant, les bras levés au ciel et faisant retentir sur la ville ce mot redoutable qui montait dans les nuages vers Dieu. Ce fut un appel solennel à entendre que celui de ces deux bouches dont l'ombre de Jacobo

Foscaris empruntait la voix pour demander à l'avenir quand viendrait le jour du Seigneur.

Sous tranquille pauvre Jacobo, dans son sépulcre fermé depuis plus de trois siècles; car Venise a comblé la mesure de l'iniquité. Comme le Tyrénien antique, elle sentira bientôt s'apressant sur elle la main de l'Eternel; elle verra tomber l'épée de la griffe de son lion, et les tempêtes disperser ses flottes aïeées qui couvraient au loin les mers. Sois tranquille, pauvre Jacobo. Croise en paix sur la poitrine tes bras délaissés par les tourments; repose en paix sur l'oreiller de ton cercueil ta tête affaiblie par la douleur. Tu seras vengé; car le jour de Dieu est prochain. Venise tombera. Ses châteaux seront muets, ses somptueux palais deviendront déserts. La solitude s'établira sur ses quais, sur ses canaux, sur ses places publiques. Le gondolier lui-même oubliera ce que fut autrefois sa ville bien-aimée. On verra la main d'un soldat, — et cette main sera celle de la fatalité, — lui briser sa couronne et lui déchirer son manteau ducal. Elle courra dans l'injustice. Après avoir été reine, elle de viendra esclave. Elle peut commencer sa prière, car Othello s'est dé-cidé à venir.

Le vieillard et l'enfant étaient descendus du Campanile aussi silencieux qu'ils l'avaient été en y montant.

Quand ils se retrouvèrent devant le portail de saint Marc, Cassiotti se mit à regarder en souriant, les grands chevaux de bronze qui on voit debout au-dessus du porche, et il s'écria:

— Vous avez beau vous réjouir dans votre force et dans votre liberté; l'étranger vous mettra la bride au cou.

Puis, se tournant vers l'Adriatique, où glissait sa et la laquelle voile latine en penchant tristement sur la vague son triangle de toile grise, le vieillard murmura:

— Dandolo, que ne peux-tu revivre pour chercher ou sont tes flottes qui prirent Byence, et vous, Lorédano et Contarini pour demander où sont vos grâces invincibles ? Car l'étranger va venir qui livrera le Baccataure aux flammes.

En ce moment une gondole se détacha du quai de la Piazzetta, et le barcarolo, qui la dirigeait vers

l'île de Saint-George, se mit à chanter d'une voix sonore:

C'est Venise, mon doux rêve
Qui de loin semble un vaisseau
Que jeta l'eau sur la grève
De Saint-Marc au lionceau.
L'étranger, sur ma parole,
Pour des mâts prendrait ses tours.
Vole, vole,
Ma légère barcarolle;
Vole, vole,
A Venise, mes amours !

En entendant cette strophe joyeuse, Cassiotti devint tout pensif. Il songeait au pauvre exilé qui, assis sur la grève de Candie, pleurait plus de trois siècles auparavant ces mêmes amours.

Et la voix du gondolier reprit:

Le beau golfe, où je me berce
Aux clartés de ses feux, dans
Dans ses bras, la tient et verse
L'onde bleue en ses canaux.
Comme un doigt, ma barcarolle
Me la montre au loin toujours.
Vole, vole,
Ma légère barcarolle;
Vole, vole,
A Venise, mes amours !

Cassioti devint de plus en plus triste. Il étouffa un soupir au fond de sa poitrine, en songeant au pauvre banni, à qui rien ne montrait la patrie absente, rien, si ce n'était son cœur.

Et la dernière strophe du gondolier allait se perdant vers la pointe de l'île:

C'est Venise, ma patronne,
La cité des matelots;
C'est ma reine que couronne
Son beau ciel aimé des flots.

Dans ma vive barcarolle
Je la chante tous les jours.
Vole, vole,
Ma légère barcarolle;
Vole, vole,
A Venise mes amours !

L'étrange contraste qu'il y avait entre la profonde réverie qui s'était emparée du vieillard, et la vive gaîté du barcarolo dont les rames tranchaient coupant en cadence les flots et dont la gondole s'élevait bientôt derrière le chevet de l'église de Saint-George Majeur, ce contraste eût fait naître en vous un sentiment pénible. C'était comme une folle chanson sur une tombe, car le cœur de Cassiotti n'était pas une tombe en réalité.

Le brave homme s'était caché le visage dans les deux mains, et la brise matinale soulevait, en folâtrant, les cheveux blancs qui se déroulaient sur ses tempes assechées.

Il demeura longtemps dans cette attitude, et l'enfant qui le regardait avec une tristesse mêlée de pitié, n'osa pas le tirer de la préoccupation douloureuse à laquelle il avait livré sa pensée.

Cependant la cloche du port se mit à tinter à coups précipités. En même temps une joyeuse rumeur s'éleva parmi les maronniers à qui ce signal annonçait qu'ils pouvaient suspendre pour quelques moments leur travail.

Ah ! mon Dieu ! voilà qu'il est huit heures ! s'écria Mattéo content d'avoir une occasion d'interrompre la réverie pénible à laquelle son père continuait à se livrer.

Déjà huit heures ! exclama Cassiotti étonné que le temps se fut si rapidement écoulé. En ce cas, mon enfant, il faut que nous partions tout de suite. Puisse Dieu nous avoir exaucés ! Et fassse le ciel que tu n'aies pas à conduire ici ton fils quand il aura atteint sa seizième année !

— Père, ne m'avez-vous pas dit que Dieu est la justice même ? demanda Mattéo.

III. — DANS LES MONTAGNES.

Sept ou huit jours après la scène qui s'était pas-

(A continuer.)

BUREAU DE POSTE DES TROIS-RIVIERES.

Arrivée et départ des malles pour l'Été.

A commencer le 1 Mai 1868 et jusqu'à nouvel avis les malles arriveront et se fermeront à ce bureau comme suit:

Arrivée.	Départ.
1 Malle pour Montréal et Québec et Sorel par les vapeurs de la Richelieu Co. quotidienne.....	8 A. M. 8 P. M.
2 Malle du chemin de fer pour les Townships, le Haut-Canada et les autres endroits sur la ligne du Grand-Tronc, quotidienne.....	10.30 A. M. 3 P. M.
3 Rive Nord Ouest, Berthier, etc., quotidienne, excepté les lundis.....	9 A. M. 11 A. M.
5 Départ des malles par terre pour Bécancour, Gentilly, St. Pierre des Boquets, Lobbins jusqu'à Lévis, tous les lundis, mercredis et vendredis.....	10 A. M.
Elles doivent arriver aux Trois-Rivières les mardis, jeudis et samedis à.....	8 A. M.
6 St. Etienne et Shawinigan, Mardi, Jeudi et Samedi.....	10.30 A. M. 11.30 A. M.
7 St. Maurice, Mardi, Jeudi et Samedi.....	9.30 A. M. 11.30 A. M.

Les Trois-Rivières, 7 Mai 1868.

Listes des Lettres non réclamées

Au Bureau de Poste des Trois-Rivières, 1 août, 1868.
En demandant une de ces lettres on devra spécifier si elle a été abandonnée.

A	Aurie Alfred
B	Beaudry William Beaudry H. Blais William
C	Chamberlain J. R. Cameron G.
D	Doudart H. Desiel Luc
F	Fontaine Hubert
G	Gagnon Joseph Gardien Samuel Gingras J. N.
H	Hebert Thomas
J	
L	Larocque L. L'heureux Dorique
M	Mailhot & St. Pierre
P	Panneton, Hermine Pineau, Ant.
R	Roy, Thomas Robert, Edouard
S	Sea, Ellen
V	Wishart, David
Y	Young, Patrick C. K. OGDEN, M.

WILBROD DESAULNIERS, SELLIER.

Colliers, Sellettes, Harnais, En Gros et en Détail,
RUE NOTRE-DAME,
LES TROIS-RIVIERES.

M. W. D. tiendra constamment en mains un assortiment complet de tous les ouvrages qui se font généralement dans sa ligne.
Toute commande exécutée avec promptitude et à des prix très-réduits.
15 juin 1868.

ATELIER TYPOGRAPHIQUE DU JOURNAL DES TROIS-RIVIERES.

ENSEIGNE DU GROS LIVRE,
RUE NOTRE-DAME.
Les Soussignés informent leurs amis et le public qu'ils se sont joints à l'Atelier Typographique du Journal des Trois-Rivières, des IMPRESSIONS
De toutes sortes
avec élégance, promptitude et à bon marché, en français et en anglais.
DUFRESNE & FRÈRES.
Les Trois-Rivières, 1 juin 1866.

A vendre.

DEUX magnifiques terres contigües, dans le rang St. Marguerite, paroisse St. Maurice, contenant chacune trois arpents de front sur vingt de profondeur, dont vingt-cinq arpents en superficie sont en culture sur chacune de ces terres, une grande partie est en bois, et le reste est couvert de bon bois de commerce et de chauffage. Il y a sur chaque terre une bonne maison, grange, écurie, et autres dépendances. Ces terres sont situées à moins d'une lieue de l'Église et des forges d'Indor et sont dans la partie la plus riche de la paroisse St. Maurice, et elles formeraient un établissement très-avantageux et désirable.
Une autre terre dans la paroisse du Mont Carmel, voisine de la chapelle, contenant trois arpents de front sur vingt de profondeur, partie en culture, avec maison et grange.
Une autre terre dans le rang St. Mathieu, paroisse du mont Carmel, contenant trois arpents de front sur vingt de profondeur, boisée en érables et formant une grande et belle superficie, qui est pourvue de tous les accessoires pour l'exploitation.
Conditions de vente, libérales.
S'adresser à St. Maurice à

JOSEPH FRIGON.

SALSEPAREILLE DE BRISTOL

(En bouteilles d'une pinte.)



Le grand Purificateur du sang!

PARTICULIÈREMENT RECOMMANDÉ pendant le printemps et l'été, lorsque le sang est épais, la circulation difficile et que les humeurs du corps deviennent malsaines par leurs sécrétions dans la peau durant les parties du système et devrait être pris tous les jours comme boisson diurétique pour tous ceux qui sont malades ou qui veulent éloigner les maladies. C'est la seule véritable préparation pour la guérison permanente des cas les plus dangereux parmi les maladies suivantes:

Scrofule, Dartres, Tumeurs, Ulcères et Scrofule pour toutes les espèces d'Éruptions Scrofuleuses. C'est aussi un remède sans parallèle pour les Rhumes, Enflures Blanches, Névralgie, Débilité générale du système Nerveux, Perte de l'Appétit, Langueurs, Étourdissements et toutes les Maladies du Foie, les Fièvres Intermittentes, Fièvres Bilieuses, Jaunisses, etc., etc.

On garantit que c'est la préparation la plus pure et la plus puissante, faite avec de la véritable Salsepareille de Honduras, et c'est la seule qui puisse guérir les maladies syphilitiques dans leurs formes les plus dangereuses. C'est le meilleur remède, et de fait le seul sur lequel on puisse compter pour la guérison de toutes les maladies occasionnées par l'état impur du sang et particulièrement les

Pilules Végétales et Sucrées



BRISTOL,

Le Grand Remède à toutes les maladies du Foie, de l'Estomac et des Intestins, Placé en file et pouvant résister à tous les climats. Ces Pilules sont préparées expressément pour agir simultanément, avec le Grand Purificateur de Sang, LA SALSEPAREILLE DE BRISTOL, dans tous les cas où la maladie se trouve dans l'impureté du sang. Les malades n'ont pas besoin de désespérer. Sous l'influence de ces deux GRANDS REMÈDES, les maladies qui ont été considérées jusqu'à présent comme incurables disparaissent promptement et infailliblement. Dans les maladies suivantes, ces pilules sont le meilleur remède qui ait jamais existé.

LA DYSPÉPSIE, OU INDIGESTION, MALADIES DU FOIE, CONSTIPATION, MAL DE TÊTE, HYDROPIQUE, ETC.

En vente chez tous les pharmaciens accrédités, Les Trois-Rivières, 14 mars

Choléra!

Une guérison certaine de cette maladie se trouve dans l'usage du PAIN-KILLER Végétal de Davis.

Manhattan, Kansas, Avril 17, 1866.
Messieurs..... Je vous prie de considérer comme une médecine de beaucoup de valeur; garder la toujours sous la main. J'ai beaucoup voyagé depuis que j'ai le PAIN-KILLER, mais jamais sans l'avoir avec moi. Dans ma pratique, je m'en suis souvent servi pour le choléra Asiatique, en 1849 et avec beaucoup plus de succès qu'aucune autre médecine. Je m'en suis aussi servi pour le choléra en 1855, avec les mêmes bons résultats.

Votre très-obligé,
A. HUNTING, M. D.

..... Je regrette de dire que le choléra a sévi ici dernièrement d'une manière effroyable, pendant les trois dernières semaines, on a eu à constater chaque jour de dix à cinquante ou soixante cas mortels. Je dois ajouter que le PAIN-KILLER envoyé récemment de la Maison de la Mission a été employé avec des succès considérables pendant cette épidémie. Quand il est pris à temps, il a généralement pour effet d'arrêter la maladie.
REV. CHAS. HARDING,
Sholapore, India.

Ceci certifie que je me suis servi du PAIN-KILLER de Perry Davis avec de grands succès, dans les cas de choléra, de coliques ordinaires, de bronchites, de toux, rhumes, etc., et je le recommande soigneusement comme une excellente médecine pour les familles.
REV. JAMES C. BOOMER.

MM. Perry Davis Fils..... Chers Messieurs! Ayant été témoin il y a quelques mois des effets bienfaisants de notre PAIN-KILLER dans plusieurs cas de dysenterie et de choléra-morbus, et jugeant que c'est un acte de bienveillance envers les souffrants, je recommande avec plaisir son usage à tous ceux qui pourraient souffrir des maladies mentionnées ou de maladies semblables, comme un remède certain et efficace.
REV. EDWARD K. FULLER.

Washington, Pa., Juin 25, 1866.
Messieurs Perry Davis & Fils:
Chers Messieurs: Pendant un séjour de près de dix ans, comme missionnaire en Siam et en Chine, j'ai trouvé votre PAIN-KILLER végétal un remède des plus excellents pour ce fléau terrible-le choléra.
En administrant la médecine, je l'ai trouvé très-efficace, en donnant une pleine cuillerée à thé de PAIN-KILLER dans une cuillerée d'eau chaude sucrée. Ensuite, quinze minutes environ après, je donnais une pleine cuillerée à table la même composition à chaque minute jusqu'à ce qu'il y eût soulagement. Appliquez le chaud au PAIN-KILLER, clair, et frottez les membres vigoureusement.
De ceux qui se sont servis de cette médecine en observant fidèlement toutes ces conditions huit sur dix se sont sauvés.

Ceux qui se servent du PAIN-KILLER devraient strictement observer les directions suivantes:
Au commencement de la maladie prenez une pleine cuillerée à thé de PAIN-KILLER dans l'eau et du sucre et suivez la avec la même cuillerée, de faire prendre au malade, dans les cas extrêmes, deux (ou plus) pleines cuillerées à table, en deux heures.

N. B. — Soyez sûr de vous procurer le véritable PAIN-KILLER il est recommandé par ceux qui ont fait usage du PAIN-KILLER pour le choléra, de faire prendre au malade, dans les cas extrêmes, deux (ou plus) pleines cuillerées à table, en deux heures.
PRIN, 15cts, 25cts, 50cts, la BOUTEILLE.
Perry Davis & Fils.
Fabricateurs et Propriétaires,
378, rue St. Paul,
Montréal, C. E.

HOTEL ST. LAURENT,

RUE DU FLEUVE,

Porte voisine de Pierre Poliquin,

TENU PAR

W. L. Vigneault.

Trois-Rivières, 28 avril 1868.

Farmer's Hotel.

STATION D'ARTHABASKA, C. E.

Le soussigné a l'honneur d'informer ses amis et le public qu'il vient d'ouvrir à la station d'Arthabaska, dans la bâtisse qui occupait autrefois M. Foisy, un magnifique Hôtel où l'on trouvera toutes les commodités que l'on désira. Il compte sur leur bienveillant encouragement.

JOSEPH BEAUDOIN,

Propriétaire

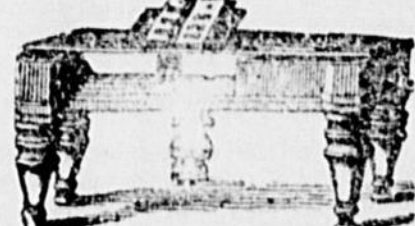
1er juillet 1867.

Geo. B. Houliston & Co.

INFORMER le public qu'ils ont transporté leur Bureau au bureau ci-devant occupé par la Banque de Montréal dans la Bâtisse de G. B. Hall, Ecr., Rue du Platon, aux Trois-Rivières.

Ils continuent à prêter sur billets, lettres de changes, etc., aux taux les plus réduits et à acheter et vendre de l'argent dur et toute espèce d'argent non courant et fonds. Ils possèdent une excellente voûte et invitent respectueusement les marchands et autres à y faire leur dépôt. Sur tout dépôt pour un mois ou plus ils payent intérêt.

Trois-Rivières, 1 mai 1867.



A vendre à bon marché par le Dr. Page, Dentiste, Rue du Platon, Trois-Rivières.

Un neuf et très piano en sept octaves fait en bois de rose, par Emerson et un autre piano de seconde main, ainsi que toutes sortes de pianos, de Melodians, d'Orgues, etc., à vendre ou à échanger. Il y a aussi des pianos à louer.
Un piano neuf de \$500 à vendre pour \$300, par le Dr. Page, Dentiste, rue du Platon, Trois-Rivières.

Crinolines!!! Crinolines!!!

J. F. V. BUREAU.

MANUFACTURIER DE CRINOLINES EN GROS ET EN DÉTAIL.

Le soussigné a l'honneur de prévenir MM. les marchands des villes et des campagnes qu'il vient d'ouvrir une grande Manufacture de Crinolines sur la rue Notre-Dame aux Trois-Rivières, et qu'il aura toujours en mains un grand assortiment de crinolines de toutes sortes et de toutes qualités à des prix réduits que dans toutes les autres manufactures du pays.

Le soussigné a le plus grand honneur d'informer les Dames de cette ville qu'elles n'auront qu'à laisser leurs ordres à l'établissement et que leurs crinolines pourront leur être expédiées quelques heures après.

J. F. V. BUREAU.

Les Trois-Rivières, 26 mars 1868.

La vie dans une boîte de Pilules

EFFETS EXTRAORDINAIRES

PILULES ANTI-BILIEUSES

DE MAGGIEL!

UNE PILULE PAR DOSE
UNE PILULE PAR DOSE
UNE PILULE PAR DOSE

Ce que cent lettres par jour, venant de malades à toutes les parties du monde, disent:

"Dr. Maggiel, vos pilules m'ont débarrassé de la bile."
"Qu'on ne me parle plus de doses de cinq ou dix pilules prises à la fois. Une de vos pilules m'a guéri."
"Je vous remercie, Docteur. Mon mal de tête est guéri. Envoyez une nouvelle boîte pour conserver en cas de besoin."

"Après avoir souffert de grandes douleurs causées par les coliques bilieuses, deux de vos pilules m'ont guéri et le mal n'est pas reparu."
"Nos médecins m'ont soigné pour la constipation chronique, comme ils l'appelaient, et à la fin me déclarer incurable. Vos pilules de Maggiel m'ont guéri."
"J'avais perdu l'appétit; les pilules de Maggiel me l'ont rendu."

"Vos pilules sont merveilleuses."
"J'en envoie chercher une autre boîte, afin d'en avoir toujours sous la main."

"Les Pilules du Dr. Maggiel m'ont guéri d'un mal de tête chronique."
"J'ai administré la moitié d'une pilule à un de mes enfants qui avait le choléra; il fut guéri en un jour."
"Mes nausées du matin sont maintenant guéries."
"Je me débarrasserai d'onguent, m'a guéri du timent des oreilles. Je m'en frottais derrière les oreilles et le bruit cessait de se suite."

"Envoyez-m'en deux boîtes, dont une pour une pauvre famille."
"J'inclus une pastille à votre prix est de vingt-cinq centimes, mais votre médecine vaut une pastille pour moi."
"Envoyez-moi cinq boîtes de vos pilules."
"Expédiez moi trois boîtes d'onguent et de pilules par le retour de la maille."

POUR TOUTES LES MALADIES DES

ROGNONS ET DE RETENTION D'URINE

Les Pilules de Maggiel sont un remède certain. Une seule dose en conviendra.

POUR LES

MALADIES DES FEMMES

Prostration nerveuse, Faiblesse, Lassitude générale, perte d'appétit, les Pilules de Maggiel sont un remède efficace.

Les Pilules et l'Onguent de Maggiel

sont presque universels dans leur effet, et la guérison peut presque toujours être garantie.

Chaque Boîte contient 12 Pilules!

UNE PILULE PAR DOSE.

Vendu par tous les marchands de remède respectables dans les États-Unis et le Canada, à

25 cents la Boîte ou le Pot!

Les commandes doivent être adressées à J. HAYDOCK, No 41, Pine Street, New-York.

Les malades peuvent expliquer sans crainte la nature de leur maladie, et ils recevront une réponse par le retour de la Maille.

Demandez l'ouvrage intitulé: "Maggiel's Treatment of Diseases." Les lecteurs de ce journal feront bien de n'acheter aucune Pilule ou Onguent de Maggiel à moins que le nom de J. HAYDOCK, propriétaire ainsi que celui du Dr. Maggiel, ne soient gravés sur une bande qui entoure chaque boîte ou pot.

Vendu par HENRY SIMPSON & Co., Montréal, seul agent pour les Canadas.
5 mai 1868.

ADRESSES D'AFFAIRES.

SÉVÈRE DUMOULIN,

AVOCAT,

Rue St-Joseph, près du Palais de Justice.

Les Trois-Rivières, 19 mai 1865.

H. G. MALHIOT,

AVOCAT,

Rue Bonaventure.

Les Trois-Rivières, 19 mai 1865.

J. B. O. DUMONT,

AVOCAT,

BUREAU: COIN DES RUES NOTRE-DAME

ET ALEXANDRE, — Vis-à-vis le Collège.

Les Trois-Rivières, 19 mai 1865.

ALFRED DESILETS,

AVOCAT,

Rue St-Joseph, — Chez Madame Savcier.

Les Trois-Rivières, 1 mai 1868.

Bellemare & Pâquin,

AVOCATS,

Bureau: — Près de l'Eglise Paroissiale.

MM. Bellemare & Pâquin suivront le Circuit de la Rivière-du-Loup.

Trois-Rivières, 17 avril 1868.

A. TURCOTTE,

AVOCAT.

Bureau: en face du Palais de Justice.

Les Trois-Rivières, 11 octobre 1867.

C. A. LA RUE,

AVOCAT,

Bureau: coin des Rues Hart et Bonaventure.

Les Trois-Rivières, 2 février 1866.

EPHREM DUFRESNE,

AVOCAT,

BUREAU: — Au-dessus de la Librairie du Journal.

RUE NOTRE-DAME.

Les Trois-Rivières, 23 Mars 1868.

H. R. DUFRESNE,

NOTAIRE PUBLIC,

BUREAU: — Au-dessus de la Librairie du Journal.

Les Trois-Rivières, 1 mai 1866.

J. T. Lambly,

PHOTOGRAPHIE.

Le soussigné informe le public qu'il a ouvert en cette ville, sur la rue Notre-Dame, en face du collège, (Block Kiernan) une galerie où il prendra à des prix modérés, toutes sortes de photographies, et dans les derniers goûts.

Les Trois-Rivières, 7 juillet 1868.

MAISON DE PENSION.

Le soussigné informe le public qu'il a ouvert une maison de pension, en cette cité, sur la rue Notre-Dame, porte voisine de la propriété de JOHN HOULISTON (Boulevard Anglais)

ED. GÉLINAS

Trois-Rivières, 26 mai 1868.

W. A. J. WHITEFORD,

HORLOGER ET BIJOUTIER,

RUE NOTRE DAME,

Porte voisine de D. E. Frigon, Ecuyer
Les Trois-Rivières, 8 mai 1866.

Dr. PAGE,

Rue du Platon, Trois-Rivières,

DENTISTE et MARCHAND de toutes sortes de

Machines à Coudre, de Pianos, de Melodians, Orgues et autres instruments de musique. Les prix sont les plus bas que l'on puisse trouver en Canada.

Trois-Rivières, 8 mai 1868.

La Compagnie du Richelieu.

Vapeur COLUMBIA, Capt. Jos. DUVAL laissera Montréal pour Trois-Rivières et les ports intermédiaires, les Eardis et Vendredis à deux heures P. M. faisant aussi la connection avec le Vapeur *Mouche-d'oeuf* à Sorel pour Yamaska et les ports intermédiaires.
Le Vapeur *Columbia* laissera Trois-Rivières pour Montréal tous les mercredis et Dimanches à une heure P. M. Tous les samedis il fera un voyage à Champlain, et reviendra de suite.
La Compagnie ne sera pas responsable des montants d'argent ou effets de valeur, à moins qu'un connaissance spécifiant la valeur, ne soit signé à cet effet.

OL. SIG. DESILETS,

Agent.

Bureau de la Compagnie du Richelieu,

Trois-Rivières, 29 Avril 1868.

Pierre Blondin.

RUE DU PLATON.

Vis-à-vis l'Office de Geo. B. HOULISTON, Ecuyer.

DANS le magasin autrefois occupé par J. B. POTHIER,

Ecr. A toujours en main un assortiment choisi,

d'Épicerie

Vins

Eau-de-Vie

Génévree

et de

Provisions

Trois-Rivières, 9 juillet 1868.

PHENIX OF LONDON.

Compagnie d'assurance contre le feu.

ETABLIE EN 1782.

MM. Gillespie, Moffatt & Co.

AGENTS GÉNÉRAUX POUR LE CANADA,

P. L. HUBERT,

Agent pour les Trois-Rivières.

Trois-Rivières, 26 mai 1868.

MACHINES A COUDRE

A VENDRE

Chez M. Ph. Gravel,

Rue du Platon, (Bâtisses E. M. Hart.)

—00—

LES Machines sont celles connues sous le nom de *Singer Machines*, et *Planer Noiseless Machines*, qui vent servir aux tailleurs, aux cordonniers, aux familles, et en général pour toute sorte d'ouvrages. On aura grand avantage à se les procurer chez le soussigné, car on promet d'initier gratuitement les personnes qui en achètent à tous les détails de leur mécanisme, ce qu'on obtient à Montréal qu'avec beaucoup de difficultés et beaucoup de temps.

M. Gravel aura constamment en vente le fil, la soie, les aiguilles, et tous les autres accessoires nécessaires à ces Machines.

P. GRAVEL

Les Trois-Rivières, 1 Octobre 1866.

Dr. WOOD,

Propriétaire de

L'Infirmerie de Cancer d'Ottawa;

Rue Sparks et Marie,

OTTAWA, C. O.

CANCERS GUÉRIS.

par un procédé nouveau, mais certain, rapide et ne causant presque aucune douleur et sans l'usage du couteau. La guérison sera garantie, et comme preuve de cela aucun paiement n'est demandé, jusqu'à ce que la guérison soit complète. Du moment qu'un cancer est reconnu, il devrait être guéri, parcequ'il en coûte alors moins et qu'il est plus promptement guéri que lorsqu'on l'a laissé vivre plus longtemps. Il n'y a rien à gagner et tout à perdre en retardant. Ce qui paraît être dans l'estomac, au cou, aux paupières ou ailleurs, un inoffensif bouton ou encore une verrue ou une ulcère sur les lèvres, peut dans quelques mois devenir un hideux, dégoûtant et terrible foyer de maladies. Si on l'ignore, des renseignements seront donnés sur les personnes qui ont été guéries depuis plusieurs années et qui sont maintenant pleines de santé et de vie. Toute communication sera promptement répondue. Aucun argent n'est exigé en avance, et aucun n'est demandé jusqu'à ce que la guérison soit complète.

MAGASIN D'ÉPICERIES ETC.